

Trois disciples de saint Jérôme

Autor(en): **Favez, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **12 (1937-1938)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TROIS DISCIPLES DE SAINT JÉRÔME

Depuis l'édit de Milan, l'Eglise, n'étant plus exposée aux persécutions, voit baisser sa piété. Jusqu'alors elle a vécu séparée du monde ; maintenant le monde pénètre en elle. Pour échapper à cette influence, « une seule voie de recours : vivre en dehors du monde, artificiellement... en se cloîtrant seul (réclusion) ou collectivement (monastère). Ce n'est pas pur hasard que l'ascétisme érémitique puis monacal apparaisse, au moment même du triomphe de l'Eglise, d'abord en Orient. »¹ D'Orient, le mouvement se répand jusqu'en Occident, et, dans la seconde moitié du IV^{me} siècle, nous voyons un certain nombre de chrétiens, incapables de supporter un compromis quelconque entre le monde et leur foi, se transporter en Palestine pour y vivre dans des couvents ou, s'ils ne le peuvent pas, essayer tout au moins de réaliser l'idéal monastique à Rome même. Au premier rang de ces chrétiens se trouvent les patriciennes romaines qui furent les disciples de saint Jérôme.

Elles avaient pris l'habitude de se réunir dans le palais que l'une d'elles, Marcella, possédait sur l'Aventin pour s'entretenir ensemble de l'objet de leur foi, lire les Ecritures et chanter les Psaumes. C'est en 382 que Jérôme entra en relation avec la plupart d'entre elles. Il arrivait du désert de Chalcis — situé sur la frontière de la Syrie et à environ cinquante milles d'Antioche —, où il avait vécu trois ans, partageant son temps entre les mortifications et l'étude de l'hébreu.

Précédé par sa triple réputation d'écrivain, d'hébraïsant et d'ascète, il fut accueilli avec empressement dans ces réunions. Ces femmes, très attachées à l'étude de la Bible et dont plu-

¹ F. Lot, *La fin du monde antique et le début du moyen âge*, Paris, 1927, p. 57-58.

sieurs avaient poussé le zèle jusqu'à apprendre l'hébreu, ne cessaient de recourir à sa science d'exégète. Elles l'assaillaient de questions et, quand il était obligé d'avouer son ignorance, certaines d'entre elles n'étaient pas loin de s'en plaindre, comme s'il devait tout savoir. Aiguillonné par cette insistance, il poursuivait ses recherches, s'efforçant de trouver la solution qu'on lui demandait, et c'est ainsi que nous devons à ces entretiens plusieurs de ses commentaires bibliques.

Le rôle d'exégète n'était pas le seul qu'il jouât dans le cénacle de l'Aventin. Il n'y avait pas que le savant chez lui ; il y avait aussi l'ascète. Persuadé de la supériorité de l'idéal monastique, il s'en faisait à Rome l'apôtre et le propagateur passionné, en particulier auprès de ces femmes d'élite, heureuses de le voir assumer de plus en plus à leur égard les fonctions de directeur. M. de Labriolle¹ remarque avec raison qu'« à ce titre, il est le premier dans la lignée des François de Sales, des Bossuet et des Fénelon ». « Mais, ajoute le même auteur, il leur conseille des sacrifices, des abdications bien plus rudes que n'en réclama jamais Fénelon de la comtesse de Montberon ou Bossuet de Mme de Luynes. La vraie vie religieuse, telle que la conçoit Jérôme, c'est le renoncement à toutes les joies, ce sont les jeûnes, les macérations, les larmes ; c'est surtout le célibat, à la préservation duquel coopèrent tous les autres exercices ascétiques. »

Ces austères exigences n'étaient naturellement pas du goût de tout le monde. Elles provoquaient, non seulement chez les païens, mais même chez un grand nombre de chrétiens, une opposition qui allait se développant et dont Jérôme eut la preuve certaine lors de la mort de Blesilla, fille d'une de ses plus chères disciples, Paula. Comme la pauvre mère avait de douleur perdu connaissance lors des obsèques : « Elle souffre, s'écriait-on, de voir que sa fille est morte de ses jeûnes... Qu'attend-on pour chasser de Rome, pour lapider, pour précipiter dans les flots cette engeance abominable de moines ? »²

¹ *Histoire de la littérature latine chrétienne*, 2^{me} éd., Paris, 1924, p. 466.

² JÉROME, *Ep.*, 39, 6, 2.

Mais cette opposition s'arrêtait aux portes du palais de l'Aventin. Une fois là, au milieu de ce cercle fervent, Jérôme se sentait heureux : au dehors, l'incompréhension ou la haine ; ici, l'affection, l'ardeur religieuse et un parfait accord des cœurs et des âmes. C'était pour lui comme une oasis au milieu du désert, comme le paradis sur la terre. Il n'avait aucune peine à guider vers son idéal ses fidèles disciples. Toutes, elles étaient entièrement détachées du monde et ne désiraient vivre que pour Dieu. Maître aimé et révérend, sa parole éveillait chez elles un profond et durable écho. Deux d'entre elles, Paula et sa fille Eustochium, le suivirent même plus tard dans sa retraite de Bethléhem.

Grâce à Jérôme, ces Romaines nous sont bien connues. Elles vivent encore dans ses Lettres, qui sont un des ouvrages les plus attachants du IV^{me} siècle latin. Car, n'en déplaise à M. Lot ¹, la *Cité de Dieu* et les *Confessions* ne sont pas « les seuls ouvrages de ces temps qu'on puisse lire encore de nos jours ». Malgré la rhétorique, pour laquelle il a un goût exagéré, comme d'ailleurs la plupart des auteurs de l'Empire, Jérôme est un grand écrivain, parfois même un véritable artiste. Par la virulence de ses attaques, il rappelle Juvénal. Mais quand il s'adresse à ceux qu'il aime, quelle douceur chez ce violent ! Et quels élans mystiques, quand il parle de son Dieu ! Il nous a laissé, en particulier de ses amies chrétiennes, une admirable galerie de portraits au relief étonnant. Il vaudrait la peine de les connaître toutes. Forcé de me borner, j'en choisirai trois, qui me paraissent les plus remarquables et qui, dans l'unité d'une foi fervente, offrent la diversité de trois tempéraments de chrétiennes.

* * *

MARCELLA était, comme les deux autres, riche et de haute noblesse. Elle perdit son mari après six mois de mariage. Elle fut dès lors, nous dit Jérôme, le modèle de la veuve chrétienne. Bien différente de ces veuves mondaines qui, par l'élégance

¹ *Op. cit.*, p. 181.

de leur toilette, l'éclat de leurs bijoux et de leurs fards, cherchent à prendre dans leurs pièges un second mari ou un amant, elle refusa la main d'un très grand personnage, qu'attiraient sa naissance, sa beauté et sa valeur morale. Cet homme était riche et vieux. Albina, mère de Marcella, l'engageait fortement à accepter. « Si je voulais me marier..., répondit-elle non sans malice, je chercherais en tout cas un mari et non pas un héritage. » Et, comme le vieux prétendant lui faisait remarquer que les jeunes gens peuvent mourir tôt, elle répliqua que cela était vrai mais qu'« un vieillard ne saurait vivre longtemps »¹.

Elle menait avec sa mère une existence retirée dans cette maison de l'Aventin où, nous l'avons vu, elle réunissait des dames et des jeunes filles avides d'étudier les Ecritures et de conformer leur vie à l'idéal évangélique. Elle sortait rarement et, quand elle sortait, c'était, non pour faire visite à ses anciennes amies restées dans le monde, mais pour aller, ignorée de tous, prier dans l'ombre d'une église. Avec les hommes, sa réserve était grande : elle ne recevait jamais sans témoins ceux qu'elle connaissait, fussent-ils prêtres ou moines. Aussi la malignité publique ne trouvait-elle rien à reprendre en elle.

Depuis la mort de son mari, elle avait refusé de se remarier. On comprendra facilement quel fut son enthousiasme quand des chrétiens venus d'Egypte lui racontèrent la vie que les moines menaient dans ce pays. Elle possédait une propriété aux portes de Rome. Elle s'y retira avec une amie très chère, la vierge Principia. Ce fut là le début du monachisme en Italie : Marcella est la première religieuse d'Occident.

Elle y vivait loin du monde dans la pauvreté et l'humilité, quand Alaric envahit Rome. Quelques-uns des soldats d'Alaric pénétrèrent chez elle, exigeant qu'elle leur donne son or. Elle, calme et impassible, leur montre ses modestes habits de religieuse pour leur faire comprendre son dénuement volontaire. Les barbares, refusant de la croire, la rouent de coups. Marcella, uniquement préoccupée du sort de Principia, que

¹ JÉROME, *Ep.*, 127, 2, 1-2.

sa jeunesse expose aux outrages de la soldatesque, se jette à leurs pieds, les supplie de ne pas les séparer. Le Christ, dit Jérôme, adoucit les cœurs durs de ces hommes. Ils cédèrent et consentirent à les conduire toutes deux dans une des églises qu'Alaric avait désignées comme lieux de refuge. Elle se remit des blessures qu'elle avait reçues ; mais, quelques mois après, elle expirait, paisible et souriante, auprès de sa fidèle amie.

Marcella était une femme de cœur. Malgré le respect qu'elle portait à son maître Jérôme, elle ne pouvait s'empêcher parfois de blâmer discrètement les violences de langage auxquelles sa fougue se laissait aller trop souvent dans ses controverses. Son détachement du monde ne fermait point son cœur aux affections naturelles. Elle était fort attachée à sa mère. Elle aimait profondément ses amies : à la mort de l'une d'elles, Léa, son émotion fut telle qu'elle faillit perdre connaissance. En cela, elle ressemblait à toutes ces chrétiennes d'élite dont Jérôme nous a conservé le souvenir. M. Cavallera¹ le dit fort bien : « Il nous plaît de voir que ces grandes dames romaines qui sacrifiaient tout au Christ n'étaient point des âmes sèches et orgueilleuses, mais de pauvres créatures humaines de chair et de sang... Loin d'en être diminuées, elle nous apparaissent grandes ; mais nous les sentons aussi plus près de nous. »

Ce qui la distingue de ces autres Romaines, dont plusieurs cependant étaient fort cultivées, c'est sa qualité d'intellectuelle. Elle montrait une ardeur incroyable à s'instruire dans les Ecritures. Elle recourait constamment à la science de Jérôme ; la première réponse ne la satisfaisait pas toujours ; elle y opposait d'autres questions provoquées par la réponse même, non pour le vain plaisir de discuter, mais pour assouvir sa soif de savoir.

Elle lui demande, un jour, la vraie signification des mots hébreux qu'on rencontre dans les Evangiles, tels que *amen*,

¹ *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Louvain et Paris, 1922, 1re partie, t. I, p. 111-112.

alléluia, et celle des différents noms que la Bible donne à Dieu. Une autre fois, elle le prie de lui expliquer les mots *ephod bad* et *teraphim* ou encore des expressions, à ses yeux peu claires, comme *panis doloris* ou *fili excussorum*. Ayant appris que son maître possède le commentaire de Rheticius d'Autun sur le Cantique des cantiques, elle exprime le désir de le lire. La réponse de Jérôme est tout à fait significative ; elle nous révèle l'opinion de ce juge compétent sur les capacités scientifiques de son élève. Dans ce commentaire, répond-il, il y a trop de rhétorique, pas assez de vraie science ; que Marcella cherche des ouvrages plus dignes d'elle !

Sachant l'intérêt qu'elle porte à ses travaux intellectuels, il la tient au courant de sa traduction des Livres Saints. « Il y a déjà assez longtemps, lui écrit-il, que je compare avec les manuscrits hébreux l'édition d'Aquila pour voir si, par haine du Christ, la Synagogue n'a point fait de changement. Puisque je parle à un esprit ami, j'avouerai que j'y ai fait plus d'une trouvaille utile pour la confirmation de notre foi. Déjà les Prophètes, Salomon, le Psautier, les livres des Rois ont été soigneusement passés au crible. Actuellement, je m'occupe de l'Exode qu'ils appellent Elemoth. Je vais aborder le Lévitique. »¹ C'est à Marcella en même temps qu'à son cousin Pammachius qu'il dédie son Apologie et son commentaire sur Daniel. Grâce à cette étude assidue et passionnée de la Bible, Marcella y acquit des connaissances approfondies et personnelles, qui lui permirent, après le départ de son maître pour l'Orient, de le remplacer plus d'une fois dans ses fonctions d'exégète.

Mais quelque ardeur qu'elle apportât à cette étude et si remarquable que fût son intelligence, elle était une croyante trop fervente et trop humble pour faire de la science, même biblique, l'occupation exclusive, voire principale, du chrétien. La science restait pour elle un moyen, le but étant la vie, c'est-à-dire la pratique quotidienne des vertus évangéliques. Ce n'était,

¹ JÉROME, *Ep.*, 32, 1, 2 (trad. Cavallera, *op. cit.*, p. 88).

pensait-elle, qu'après avoir accompli la volonté de Dieu qu'elle méritait de pénétrer dans l'intelligence des Ecritures ¹.

Une femme de cette valeur intellectuelle et morale était bien faite pour gagner l'affection et l'estime de Jérôme. Elle fut avec Paula son élève la plus parfaite. Le seul chagrin qu'elle lui fit, ce fut de refuser de le suivre à Bethléhem. Il entretint du moins avec elle une correspondance suivie. Et quand il apprit sa mort, il en ressentit une douleur si profonde qu'il dut attendre deux ans avant de pouvoir composer son éloge funèbre, que lui demandait Principia.

* * *

FABIOLA avait épousé en premières noces un homme dont elle eut beaucoup à souffrir. Aussi se vit-elle forcée de divorcer. Elle se remaria et perdit son second mari. Ce n'est qu'alors qu'elle comprit que l'Evangile interdit le mariage à une divorcée. Cette découverte produisit chez elle une sincère et profonde contrition. Elle s'avança, revêtue d'un sac, parmi la foule des pénitents, dans la basilique de Latran et confessa sa faute devant tous.

Désormais, elle renonce complètement au monde et vit pour Dieu et les pauvres. Elle fait construire pour ceux-ci un hôpital à Rome. Puis désireuse, comme tant de chrétiens d'alors, de connaître les lieux où le Christ avait vécu, elle part pour Bethléhem, où elle reçoit l'hospitalité de Paula et travaille, sous la direction de Jérôme, à étendre et à approfondir ses connaissances bibliques. « Avec quelle ferveur et quelle ardeur, nous dit son maître, elle s'appliquait aux divins volumes, et, comme une affamée cherchant à se rassasier, courait à travers les Prophètes, les Evangiles, les Psaumes, posant des questions et renfermant les réponses dans le petit écriin de son cœur! Elle ne pouvait assouvir sa passion d'apprendre. » ²

¹ JÉROME, *Ep.*, 127, 4, 1.

² JÉROME, *Ep.*, 77, 7, 1 (trad. Cavallera, *op. cit.*, p. 178).

Elle ne put pas profiter longtemps de ces leçons dont elle était si avide. Une invasion de Huns, qui menaçait la Palestine, la força de quitter en hâte Bethléhem avec Paula, Jérôme et les autres religieuses et religieux qui y vivaient. Arrivée au bord de la mer, la petite troupe fréta des bateaux, prête à fuir. Le danger d'invasion s'éloigna heureusement, et tout le monde put regagner Bethléhem sauf Fabiola, qui préféra rentrer à Rome. Cette résolution lui fut probablement inspirée par les déceptions que lui avaient causées les graves dissensions qui régnaient alors entre l'évêque de Jérusalem et les moines. De retour en Italie, elle fonda à Ostie avec Pammachius, cousin de Marcella et gendre de Paula, une sorte d'hôtellerie destinée aux voyageurs. Quand elle sentit sa mort approcher, elle distribua à des religieux ce qui lui restait de fortune et quitta ce monde « plus légère d'avoir abandonné ce fardeau. »¹

Comme la plupart des Romaines qui furent les amies de Jérôme, Fabiola possédait à un haut degré les vertus chrétiennes. « Servante du Christ », elle voulait ressembler autant qu'elle le pouvait à son Maître, en particulier par l'humilité et la charité. N'exprima-t-elle pas, un jour, le vœu de devenir mendicante pour l'amour de Jésus-Christ? Renonçant aux vêtements de soie, qu'elle se reprochait d'avoir tant recherchés autrefois, cette grande dame ne se montrait plus, depuis sa conversion, que sous les dehors d'une femme du peuple et même d'une esclave. Mais l'orgueil trouve souvent son compte dans ce dépouillement extérieur. « Il est plus difficile de se défaire de son arrogance que de son or et de ses pierres précieuses. »² Chez Fabiola, nous assure Jérôme, c'est le cœur lui-même qui était humble.

Elle n'employait ses immenses richesses que pour le bien des autres; elle soutenait les monastères, habillait les pauvres et les malades. Rome était pour sa munificence un champ trop étroit. Parfois elle partait d'Ostie visiter les îles de la mer

¹ JÉRÔME, *Ep.*, 77, 11, 1.

² JÉRÔME, *Ep.*, 77, 2, 2.

Tyrrhénienne, prodiguant aux moines qui s'y étaient retirés les témoignages de sa générosité!

C'est surtout dans l'hôpital qu'elle avait fondé à Rome qu'éclatent le plus sa bonté et son abnégation. L'idée lui en avait été suggérée par l'exemple de l'Orient, où l'Eglise avait déjà créé nombre d'établissements de bienfaisance¹. L'hôpital de Fabiola recevait les pauvres que l'on allait chercher dans les rues de la capitale. Pensée noble et généreuse. Mais pour une femme comme Fabiola la charité chrétienne ne consiste pas seulement dans le don de sa fortune; elle exige le don complet de soi-même.

Aussi était-elle constamment présente au milieu de ces humbles devenus ses amis. De ses mains d'aristocrate, qu'ornaient autrefois perles et pierres précieuses, elle aidait à porter les malades, leur donnait la nourriture, lavait leurs plaies purulentes, soignait les maladies les plus répugnantes. « Nez mutilés, yeux crevés, mains livides, ventres gonflés, chairs putrides et rongées des vers »², rien ne la rebutait. On n'avait encore jamais vu à Rome pareil dévouement, surtout chez une femme de si haut rang. L'étonnement était grand, mais aussi l'admiration et la reconnaissance. On en eut la preuve à sa mort. Le cortège funèbre avait peine à avancer au milieu de la foule énorme qui remplissait les rues, les portiques et jusqu'aux toits eux-mêmes. Fabiola, dans son amour pour Dieu et les pauvres, avait recherché l'obscurité : ses obsèques furent un triomphe.

* * *

PAULA avait eu de son mari Toxotius cinq enfants : Blesilla, qui, veuve à vingt ans, se convertit à la suite d'une grave maladie et mena jusqu'à sa mort, qui survint quelques mois après, une vie d'absolu détachement du monde; Paulina, qu'épousa Pammachius, ancien condisciple de Jérôme et, nous l'avons vu, cousin

¹ Aussi, même chez les auteurs latins, les noms en sont-ils généralement grecs : *xenodochium*, *nosocomium*, *ptochotrophium*, *orphanotrophium*. Jérôme (*Ep.* 77, 6, 1) appelle celui de Fabiola *νοσοκόμιον*.

² JÉRÔME, *Ep.* 77, 6, 2.

de Marcella ; Eustochium, qui dès sa prime jeunesse voua à Dieu sa virginité ; enfin Rufina et Toxotius. Quand Jérôme arriva à Rome en 382, Paula était veuve depuis quelques années déjà et avait rompu avec l'existence luxueuse des Romaines de l'aristocratie pour se consacrer entièrement à la prière, à la lecture de la Bible et aux œuvres de charité. Elle avait fait de sa maison une sorte de couvent, où elle pratiquait une profonde humilité, traitant ses esclaves comme ses frères et ses sœurs.

Lorsqu'en 385 Jérôme partit pour l'Orient, elle ne tarda pas à l'y rejoindre avec Eustochium et quelques autres moniales. Ces femmes, accompagnées de leur maître et ami, entreprirent un voyage en Palestine, s'arrêtant aux endroits les plus célèbres et que la lecture des Livres Saints leur avait rendus familiers et chers. Tous ces lieux, Paula les visitait dans des sentiments de ferveur et de ravissement sans cesse renouvelés, dont l'épître 108 de Jérôme, qui est son éloge funèbre, nous a conservé l'émouvant écho. Ensuite, avec la petite troupe qui l'accompagnait, elle poussa jusqu'en Egypte, qui était alors la terre d'élection des moines. Après quoi elle retourna s'installer définitivement à Bethléhem. Elle y fit construire un couvent d'hommes, dont elle confia la direction à Jérôme, et un couvent de femmes, qu'elle dirigea elle-même et où elle vécut jusqu'à sa mort (26 janvier 404).

Paula est la plus étonnante, la plus extraordinaire des élèves de Jérôme. Elle est en fait le type parfait de la mystique. « Elle était, nous dit son ami, attachée de tout son cœur à son Sauveur. »¹ Cet amour apparaît d'abord dans la passion qu'elle apportait à la lecture et à l'étude des Ecritures. Elle en était arrivée à les savoir par cœur. Elle avait même appris l'hébreu et pouvait chanter les psaumes dans la langue originale. C'est à la Bible qu'elle demandait force ou consolation dans la tentation, la tristesse ou le malheur. C'est par des versets de la Bible qu'elle répondait aux contradicteurs, qu'elle exprimait ses sen-

¹ JÉRÔME, *Ep.*, 108, 15, 7.

timents de croyante et qu'elle s'adressait à Dieu ; ce sont des citations de la Bible qu'amenait sur ses lèvres la vue de tous les endroits qu'elle visitait dans son voyage en Palestine.

La ferveur de son christianisme se montre encore dans sa charité. A travers les pauvres, c'est Dieu qu'elle voyait, et par ses aumônes elle ne faisait que lui rendre ce qu'elle avait reçu de lui. Tout le superflu des riches, dit Paulin de Nole, appartient de droit aux pauvres. Toujours extrême dans l'abnégation, Paula ne pouvait se contenter de cette conception de la charité : elle avait fait le sacrifice total de sa fortune et ne l'employait qu'à soulager la misère. « A quel indigent mourant n'a-t-elle pas donné sa robe comme linceul ? Quel malade n'a-t-elle pas entretenu de ses ressources ? Elle mettait tous ses soins à les chercher dans toute la ville et, si quelque malheureux, faible et affamé, était nourri par une autre personne, elle considérait cela comme une perte pour elle. »¹ Voir un pauvre sans le secourir lui était chose impossible et, si elle n'avait pas d'argent, elle empruntait.

Elle poussait si loin la générosité que Jérôme lui-même dut lui adresser des reproches et lui représenter la nécessité d'observer quelque mesure dans ses libéralités. Mais elle répondait que c'était pour le nom du Seigneur qu'elle agissait ainsi, et elle ajoutait : « Si moi, je demande, je trouverai bien des gens pour me donner ; mais ce mendiant, s'il ne reçoit rien de moi... et qu'il meure, à qui demandera-t-on compte de son âme ? »² D'ailleurs elle recherchait la pauvreté, afin de mieux ressembler à son Maître, qui avait vécu pauvre ici-bas. Elle souhaitait même de mourir mendicante. Son souhait fut exaucé : elle ne laissa que des dettes à sa fille Eustochium.

Elle désirait encore ressembler à son Maître par l'humilité. Elle mettait littéralement en pratique ce précepte du Christ : « Quiconque voudra être le premier parmi vous qu'il soit votre esclave. »³ « Qui l'eût vue, nous dit Jérôme⁴, l'eût prise pour

¹ JÉROME, *Ep.*, 108, 5, 2.

² JÉROME, *Ep.*, 108, 15, 6-7.

³ Matth., 20, 27.

⁴ *Ep.*, 108, 15, 2.

la dernière des domestiques. » Dans le couvent qu'elle dirigeait à Bethléhem, elle soignait elle-même les religieuses malades. Elle faisait plus encore : jadis habituée à tous les raffinements du luxe, vêtue de soie, servie par d'innombrables esclaves, elle se complaisait, dans ce même couvent, aux besognes serviles : dresser la table, allumer les lampes, éplucher et cuire les légumes, balayer le plancher.

Cette humilité était sincère. J'en vois la preuve dans la sérénité qu'elle opposait à la jalousie et à la malveillance. Un envieux, feignant de lui vouloir du bien, lui signalait, un jour, un grave danger auquel l'exposait la pratique de ses hautes vertus : l'orgueil. Au lieu de s'irriter de ces conseils doucereux, elle s'efforçait au contraire d'en profiter. « Pourquoi, disait-elle, ne briserais-je pas l'orgueil par l'humilité et, quand on me frappe sur une joue, ne tendrais-je pas l'autre, puisque Paul dit : « Surmontez le mal par le bien ? » Les apôtres ne se glorifiaient-ils pas d'avoir souffert l'outrage pour le Seigneur ? Le Sauveur lui-même ne s'est-il pas humilié en prenant la forme d'un esclave et en devenant obéissant à son Père jusqu'à la mort et à la mort de la Croix ? » ¹

Par amour pour son Dieu, elle croyait devoir pousser l'ascétisme à un tel degré que même un ascète comme Jérôme le trouvait exagéré. Elle ne prenait à ses repas ni vin, ni viande, ni poisson, ni œufs, ni lait, ni miel, en un mot aucun mets « agréable au goût » ; elle avait renoncé au bain, sauf en cas de maladie grave — et c'est beaucoup dire pour une Romaine et une Romaine de la noblesse — ; elle ne couchait que sur un tapis en poils de chèvre posé à même le sol. Seule, l'indéfectible ferveur de sa foi parvenait à soutenir ce pauvre corps épuisé par d'aussi incroyables mortifications.

De son ardent attachement à Dieu et de son total détachement des choses terrestres elle donna une preuve encore plus grande, quand elle quitta sa famille pour aller vivre loin d'elle à Bethléhem. Car, si dure qu'elle fût pour elle-même, elle avait

¹ JÉROME, Ep. 108, 18, 3-4.

pour les siens une affection à la fois forte et tendre. A la mort de son mari et de deux de ses filles, elle faillit succomber à son désespoir. Aussi dut-elle se faire une violence inouïe pour se séparer de sa fille Rufina et de son fils Toxotius. Tous deux l'avaient accompagnée au rivage. Rufina se faisait, mais ses pleurs la suppliaient d'attendre pour partir qu'elle fût mariée ; Toxotius, le plus jeune de ses enfants, son préféré, lui tendait ses petites mains. Mais elle, debout sur le vaisseau, tordue par la douleur, dirigeait ses regards vers le ciel, se raidissait contre ses affections, persuadée que c'était à de pareils sacrifices que faisait allusion la parole du Christ : « Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » ¹

C'est qu'au prix de son Seigneur rien ne devait compter, rien ne comptait. Si jamais chrétien a pu faire sienne cette parole de saint Paul : « Christ est ma vie » ², ce fut bien Paula. Il faut lire dans Jérôme ³ l'émotion extraordinaire qu'elle ressentit, quand elle vit pour la première fois les lieux où le Christ avait vécu. Arrivée à Bethléhem, elle entre dans la grotte où, suivant la tradition, il était né. L'ardeur de sa foi lui fait revivre avec intensité les différentes scènes de la Nativité ; elle voit les mages, elle voit l'étoile qui les conduit, elle voit les bergers, elle voit surtout le petit enfant emmailloté et couché dans la crèche, elle entend ses vagissements, et elle s'écrie dans un élan d'inexprimable joie : « Misérable et pécheresse, j'ai été jugée digne de baiser la crèche dans laquelle le Seigneur a vagi enfant!... C'est ici que sera le lieu de mon repos, parce que c'est la patrie de mon Seigneur. » A Jérusalem, ce n'est plus de l'allégresse, c'est de l'extase. « Prosternée au pied de la Croix, elle adorait comme si elle y voyait le Seigneur pendu. Entrée dans le sépulcre de la résurrection, elle en baisait la pierre que l'ange avait écartée de l'entrée... Que de larmes elle y répandit, quels gémissements de douleur elle y fit entendre, tout Jérusalem en est témoin, le Seigneur lui-même, qu'elle priait, en est témoin. »

¹ Matth., 10, 37.

³ Ep., 108, 9, 2-3 ; 10, 7.

² Phil., 1, 21.

Ce ne sont pas là simplement accès de ferveur passagère. Jusqu'à sa mort, sa vie se déroule constamment sur le plan surnaturel. Comme tous les grands croyants, Paula voyait dans le christianisme, non un ensemble de dogmes, mais avant tout la révélation d'une personne ; de même la piété, à ses yeux, n'était point la pratique de rites extérieurs, mais, comme l'a si bien dit M. Brunschvicg¹ à propos du *Mystère de Jésus* de Pascal, « la concentration autour d'une personne réelle des sentiments les plus élevés et les plus universels qu'il y ait dans le cœur de l'homme, l'esprit de renoncement et l'esprit de charité ». La personne de Jésus-Christ remplissait son esprit et son cœur. Quand elle pensait à lui, elle oubliait tout, elle s'oubliait elle-même. Elle était constamment en prière, s'entretenant avec lui en mystiques effusions.

Aussi sa joie fut-elle immense, quand elle comprit qu'elle allait mourir, ou plutôt qu'elle allait être enfin réunie à Celui qu'elle aimait d'un si ardent amour. Sentant son corps se refroidir, elle murmurait un psaume. « Je ne souffre pas, disait-elle à Jérôme, qui l'assistait à ses derniers moments ; autour de moi, tout est tranquillité et paix. »² Puis elle se taisait et fermait les yeux, comme si elle ne voulait plus rien voir des choses terrestres, impatiente de jouir enfin des félicités éternelles après lesquelles elle soupirait depuis si longtemps. Enfin, entendant le divin Epoux l'appeler : « Lève-toi, viens, mon amie, car voici l'hiver est passé »³, elle répondit par deux passages des Ecritures et expira.

* * *

Marcella, Fabiola, Paula : une intellectuelle, une femme d'action, une mystique. N'avais-je pas raison de dire que chacune d'elles a bien sa physionomie distincte ? J'aurais tort cependant de trop insister sur ce qui les sépare. Les différences sont

¹ B. PASCAL, *Pensées et opuscules*, 5me éd., Paris, 1909, p. 574, n. 1.

² JÉRÔME, *Ep.*, 108, 28, 2.

³ Cant. des cant., 2, 10-11.

frappantes ; les ressemblances ne le sont pas moins. Toutes trois sont des femmes de cœur. Toutes trois sont entièrement détachées des choses terrestres. Toutes trois fuient les honneurs et recherchent l'obscurité : Marcella dans sa propriété suburbaine, Fabiola dans son hôpital, Paula dans son couvent de Bethléhem s'efforcent de reproduire, dans leur existence quotidienne, l'humilité du Maître qu'elles servent. Toutes trois pratiquent la charité : leur piété n'est pas égoïste ; elles n'oublient jamais les devoirs du chrétien envers son prochain.

Mais surtout ce qui les rapproche, c'est leur foi. Une foi qui procède, non de l'intelligence, mais du cœur. C'est bien à elles que peut s'appliquer la parole de Pascal : « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » Vivant dans le monde, elles ne vivent plus pour le monde ; par delà les horizons terrestres et éphémères, leurs regards s'élèvent sans peine vers les horizons célestes et éternels. Saisies par le Christ, unies indissolublement au Christ, elles n'admettent aucun partage entre les choses temporelles et lui : elles lui donnent tout, elles lui sacrifient tout, même les biens les plus légitimes, même les affections les plus chères. Leur cœur à chacune est un autel d'où monte sans cesse vers Celui qu'elles adorent la flamme toujours ardente d'un indéfectible amour : *Christus omnia* ¹.

Charles FAVEZ.

¹ JÉROME, *Ep.*, 66, 8, 5.